

## Mercredi ouverture

- Accueil
- Invocation :

*O : Béni soit le règne du Père, du Fils et du Saint-Esprit,*

A : Maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

*O : Le Christ est ressuscité, et par sa mort il a vaincu la mort.*

A : Le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui.

*O : Comme tous, nous mourons en Adam, tous nous vivrons avec le Christ et en lui.*

A : Grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par Jésus-Christ, notre Seigneur.

O et A : Alléluia, Amen.

- Chant du Psaume 100
- Lecture : *Galates* 1, 1-10

Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux Églises de Galatie : à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus-Christ, qui s'est livré pour nos péchés, afin de nous arracher à ce monde du mal, conformément à la volonté de Dieu, qui est notre Père. À lui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

J'admire avec quelle rapidité vous vous détournez de celui qui vous a appelés par la grâce du Christ, pour passer à un autre évangile. Non pas qu'il y en ait un autre ; il y a seulement des gens qui jettent le trouble parmi vous et qui veulent renverser l'Évangile du Christ. Mais si quelqu'un, même nous ou un ange du ciel, vous annonçait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Nous l'avons déjà dit, et je le redis maintenant : si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! Car, maintenant, est-ce que je cherche la faveur des hommes ou celle de Dieu ? Est-ce que je cherche à plaire aux hommes ? Si j'en étais encore à plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur du Christ.

- Méditation

Membre et même ministre désormais de l'Église protestante unie de France, j'ai ces temps derniers été conduit à me vouloir davantage encore familiariser avec les us et coutumes réformés. C'est ainsi que, tenant en mains un exemplaire d'un volume publié à Amsterdam en 1710 – au titre aussi long que précis – de *La Discipline ecclésiastique des Églises réformées de France avec les observations des synodes nationaux sur ces articles. À quoi l'on a joint la conformité de la dite discipline avec celle des anciens chrétiens*, et peut-être est-ce d'ailleurs cette remarque finale qui a poussé le familier des Pères que je suis à m'intéresser à cet ouvrage, je relevais à l'article XII, page 29, qui

regarde la charge qu'ont les ministres de prêcher et d'évangéliser et la manière de s'y employer, que ceux-ci, je cite, «ne prêcheront sans avoir pour sujet de tout leur propos un texte de l'Écriture sainte, qu'ils suivront ordinairement : & du Texte, ils en prendront & exposeront le plus qu'ils pourront. » Je note ce qui leur est enjoint un peu plus loin, qu'ils « n'allegueront que bien sobrement les Ecrits des Anciens Docteurs », ne voulant pas comprendre, pour moi, le sobrement comme parcimonieusement, mais plutôt comme délicatement.

Mais revenons à notre article XII. Il recommande au prédicateur, si je le comprends bien, à s'exercer à ce qu'il est convenu d'appeler la *lectio continua* de tel ou tel livre biblique, quoique le synode de Charenton de 1644 n'ait en rien empêché la prédication par *loci communes*, c'est-à-dire des lieux ou péripeties de l'Écriture choisis exprès. Je me suis donc décidé à suivre la recommandation de la Discipline réformée et à m'exercer pendant ce synode à une lecture continue. Toutefois, pour que l'équilibre soit maintenu entre nos deux traditions, j'ai pris le parti de suivre un livre qui à certain – il s'agit du cardinal Congar pour ne pas le nommer – a paru être l'essence du luthéranisme, alors regardé comme un « galatisme exacerbé ».<sup>1</sup> Je vous propose donc, au long des divers moments d'aumônerie de ce premier synode national de l'Église protestante unie de France, de suivre pas à pas l'épître de Paul aux Galates, nos pas pouvant çà et là être un rien allongés, car il va bien nous falloir sauter quelques versets, si nous tenons vraiment à fermer ce synode dimanche à midi.

En attendant, considérons les quelques versets retenus pour l'instant, les premiers de la lettre. J'en retiens d'abord le souci qu'a Paul, de souligner à la fois l'origine et la raison d'être de son apostolat, disons de son ministère : il le tient de Jésus-Christ, bien plus, de Jésus-Christ ressuscité, avec pour mission de prêcher l'évangile de ce Jésus-Christ. Paul, on le sait, n'a connu Jésus que par révélation, un appel particulier qui lui a été adressé. Particulier, dis-je. Personnel. La vocation est une réalité intime ; elle n'en est pas pour autant égoïste. C'est là ce qui est assez paradoxal dans l'appel que le Seigneur nous adresse, qu'il l'est dans le secret de notre cœur, et je devrais plutôt dire de notre foi, mais son domaine d'application est public. Je ne veux pas forcer le trait, mais ici, pour ce synode, chacun s'exprimera comme il l'entend dans sa conscience, en faisant appel à son expérience ou à son intuition, et pourtant c'est ensemble que nous nous sommes mis en route – que nous faisons synode !

Notons que Paul dans ces versets n'est pas forcément aimable. Oh certes ! Il souhaite aux Galates grâce et paix, mais n'est-ce pas parce que cette dernière paraît leur faire défaut et qu'ils ont d'autant besoin de la grâce avec la miséricorde de Dieu ? Il prend garde cependant de leur rappeler d'emblée que c'est pour nos péchés que Jésus a donné sa vie. En d'autres termes, Paul souligne à l'intention de ses correspondants, l'événement essentiel qui est au cœur de l'évangile qu'il prêche, non d'un autre évangile, non, non, car il n'y a pas d'autre bonne nouvelle possible, un événement du passé et pourtant paradoxalement présent car il est aussi témoin de leur propre

---

<sup>1</sup> Yves Congar, *Vraie et fausse réforme de l'Église*, Paris, Cerf, 1950, p. 412.

expérience, l'expérience de la grâce. Quel événement ? Mais cette croix dressée à Golgotha où est mort le ressuscité qui aujourd'hui l'envoie, lui, Paul, croix rouge de sang, noire de mort et pourtant brillante déjà de grâce répandue, justificante. Le Dieu de l'évangile qu'il prêche n'est pas le fruit d'un raisonnement, il est plutôt le compagnon d'une expérience qui ouvre au don qu'il offre.

Pour toutes ces raisons, Paul peut être sévère à l'égard des Galates, qui semblent avoir oublié ce don, cette expérience. Prêcher, ce n'est pas être doucereux ni gnanngnan. Prêcher, Paul le dit, ce n'est pas chercher à plaire aux hommes. C'est dire une parole qui nous dépasse. C'est être serviteur du Christ. Un serviteur fidèle. Et si notre synode était, en ce sens, prédication, je veux dire proclamation d'une bonne nouvelle, de la Bonne Nouvelle ?

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Basile de Césarée († 379), *Lettre 97* au sénat de Tyane

Nous avons plus besoin du secours de chacun de nos frères qu'une main n'a besoin de l'autre. Par la constitution même de notre corps, le Seigneur nous a enseigné la nécessité d'être unis. Quand je considère en effet que nos membres ne peuvent en rien se suffire à eux-mêmes, comment imaginerais-je que je puis me suffire dans la vie ? Ni un pied ne saurait marcher sûrement sans le soutien de l'autre, ni un œil n'aurait une vue saine s'il n'avait l'autre pour associé et s'ils ne se portaient ensemble sur l'objet de leur vision. L'ouïe est plus exacte quand elle perçoit la voix par les deux oreilles ; on tient plus fermement ce que serrent ensemble tous les doigts. Pour tout dire en un mot, je ne vois rien, ni dans la nature, ni dans le domaine de la volonté libre, qui s'accomplisse sans le secours des êtres de la même nature. La prière elle-même qui n'est pas faite en commun ne perd-elle pas beaucoup de sa puissance ? Et le Seigneur ne nous a-t-il pas annoncé qu'il serait au milieu de deux ou trois unanimes à l'invoquer ?

- Prière
- Cantique 528
- Bénédiction

### **Mercredi soir**

- Invocation :  
*O : Ô Dieu, viens à notre aide,*  
*A : Seigneur, à notre secours.*  
*O : Que notre prière du soir s'élève jusqu'à toi*

A : Et que ta miséricorde descende sur nous.  
 O : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit*  
 A : Maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.  
 O et A : Amen.

• Lecture : *Galates 2, 11-21*

Mais, lorsque Céphas vint à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, car il s'était mis dans son tort. En effet, avant que soient venus des gens envoyés par Jacques, il prenait ses repas avec les païens ; mais, après leur arrivée, il se mit à se dérober et se tint à l'écart, par crainte des circoncis ; et les autres Juifs entrèrent dans son jeu, de sorte que Barnabas lui-même fut entraîné dans ce double jeu. Mais, quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : « Si toi qui es Juif, tu vis à la manière des païens et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à se comporter en Juifs ? » Nous sommes, nous, des Juifs de naissance et non pas des païens, ces pécheurs. Nous savons cependant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais seulement par la foi de Jésus-Christ ; nous avons cru, nous aussi, en Jésus Christ, afin d'être justifiés par la foi du Christ et non par les œuvres de la loi, parce que, par les œuvres de la loi, personne ne sera justifié. Mais si, en cherchant à être justifiés en Christ, nous avons été trouvés pécheurs nous aussi, Christ serait-il ministre du péché ? Certes non. En effet, si je rebâtis ce que j'ai détruit, c'est moi qui me constitue transgresseur. Car moi, c'est par la loi que je suis mort à la loi afin de vivre pour Dieu. Avec le Christ, je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi. Je ne rends pas inutile la grâce de Dieu ; car si, par la loi, on atteint la justice, c'est donc pour rien que Christ est mort.

• Méditation

On a souvent glosé sur le différend qui a opposé Paul à Pierre. On l'a d'autant plus fait dans les milieux protestants, que c'était, pensait-on, une bonne manière de dire que Paul en a remontré à Pierre, que Pierre n'a pas forcément toujours eu raison, Pierre, a-t-on alors dit, et celui qui prétend désormais être Pierre, le pontife romain. À bien regarder le texte de l'épître aux Galates, on se rend cependant assez aisément compte qu'en l'affaire il est moins question d'un conflit d'autorité, de savoir qui est en droit de l'exercer, que de la vérité de l'Évangile. Une vérité que Paul énonce en quelques mots : « Nous savons cependant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais seulement par la foi de Jésus-Christ. »

Ah ! Voilà une expression étrange peut-être pour plusieurs d'entre nous, habitués à d'autres traductions, qui préfèrent parler de la foi en Jésus-Christ. J'ai regardé le texte grec ; il s'agit pourtant bien d'un génitif. Cependant ce génitif – pardonnez-moi de faire un peu de grammaire, mais vous allez en voir l'utilité – signifie trois choses : le sujet de la foi : la foi qui est celle de Jésus-Christ ; l'objet de la foi, c'est-à-dire Jésus-Christ ;

l'origine de la foi : celle qui a sa source en Jésus-Christ. Or, la foi dont Paul instruit ici les Galates, pourquoi donc ne serait-elle pas les trois simultanément ? Quelle foi peut faire de nous, pécheurs courbés, des hommes et des femmes, redressés, debout : déclarés justes, justifiés ? Celle qui n'a de raison d'être que parce qu'elle écoute les promesses de ce Jésus crucifié et ressuscité – origine ; qui par-là même ancre en lui sa pleine certitude – objet ; partageant du même coup la confiance et l'obéissance de Jésus à l'égard de son Père – sujet.

Je termine par l'obéissance. Si Christ vit en moi, comme me l'assure Paul, lorsque Jésus obéit au Père, j'obéis, moi aussi, lui en moi et moi avec lui. Mon obéissance – le fait d'obéir – n'est-il pas, puisqu'un fait, une œuvre ? Revenons à ce qu'écrivait Paul aux Galates : « Nous savons cependant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais seulement par la foi de Jésus-Christ. » Le problème me paraît être moins les œuvres de la loi, que la connaissance que l'on a, « nous savons », de la raison d'être de notre justification. Une connaissance qui n'est pas un savoir abstrait, mais précisément le fruit de l'expérience dont je parlais tout à l'heure, lors de ma précédente intervention. J'ai bien l'impression, voyez-vous, que Martin Bucer, se souvint de ces quelques versets que nous lisons ce soir, lorsqu'il publia au tout début de son ministère strasbourgeois un traité intéressamment intitulé *Que nul ne vive pour lui-même*. Ainsi, il se pourrait bien, à l'écouter, qu'être revivifié, dynamisé (si je risque le terme) par l'espérance qui jaillit de la croix, et laisser alors au Christ Sauveur la place première dans notre vie, cela revienne à vivre pour quelqu'un d'autre que nous. Quel autre ? Dieu ? oui. Le prochain ? oui encore. Pour cela, je n'ai guère crainte d'évoquer les œuvres. Au contraire, je tâche de faire en sorte de pouvoir reprendre les dernières ou presque paroles de notre péricope, et dire, moi aussi, comme Paul et avec Paul, au regard de ce à quoi m'entraîne la foi de Jésus-Christ, « Je ne rends pas inutile la grâce de Dieu » !

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Colomban de Luxeuil († 615), *Instructions spirituelles* 12, 2

Ah, s'il m'était donné de pouvoir tenir à longueur de nuit ma lampe allumée et ardente dans le temple du Seigneur ! Si elle pouvait éclairer tous ceux qui pénètrent dans la maison de mon Dieu ! Seigneur, accorde-moi cet amour qui se garde de tout relâchement, que je sache tenir toujours ma lampe allumée, sans jamais la laisser s'éteindre ; qu'en moi elle soit feu, et lumière pour mon prochain.

Ô Christ, daigne allumer toi-même nos lampes, toi notre Sauveur plein de douceur, fais-les brûler sans fin dans ta demeure, et recevoir de toi, lumière éternelle, une lumière indéfectible. Que ta lumière dissipe nos propres ténèbres, et que par nous elle fasse reculer les ténèbres du monde.

Veuille donc, Jésus, je t'en prie, allumer ma lampe à ta propre lumière, et qu'ainsi, à cette clarté, m'apparaisse le Saint des saints où toi, Prêtre éternel des temps éternels, tu fais ton entrée sous les portiques de ce temple immense. Qu'à ta lumière je ne cesse de

te voir, de tendre vers toi mon regard et mon désir. Alors, dans mon cœur, je ne verrai que toi seul, et en ta présence ma lampe sera toujours allumée et ardente.

- Prière
- Cantique 644
- Bénédiction

### **Jeudi matin**

- Invocation :

*O : Ô Dieu, viens à notre aide,*

*A : Seigneur, à notre secours.*

*O : Tes œuvres sont grandes et admirables, Seigneur, Dieu tout-puissant,*

*A : Tes voies sont justes et véritables, car tu es bon et clément.*

*O : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit*

*A : Maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.*

*O et A : Amen.*

- Chant du Psaume 47
- Lecture : *Galates 3, 15-29*

Frères, partons des usages humains : un simple testament humain, s'il est en règle, personne ne l'annule ni ne le complète. Eh bien, c'est à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa descendance. Il n'est pas dit : « et aux descendance », comme s'il s'agissait de plusieurs, mais c'est d'une seule qu'il s'agit : « et à ta descendance », c'est-à-dire Christ. Voici donc ma pensée : un testament en règle a d'abord été établi par Dieu. La loi, venue quatre cent trente ans plus tard, ne l'abroge pas, ce qui rendrait vaine la promesse. Car, si c'est par la loi que s'obtient l'héritage, ce n'est plus par la promesse. Or, c'est au moyen d'une promesse que Dieu a accordé sa grâce à Abraham. Dès lors, que vient faire la loi ? Elle vient s'ajouter pour que se manifestent les transgressions, en attendant la venue de la descendance à laquelle était destinée la promesse : elle a été promulguée par les anges par la main d'un médiateur. Or, ce médiateur n'est pas médiateur d'un seul. Et Dieu est unique. La loi va-t-elle donc à l'encontre des promesses de Dieu ? Certes non. Si en effet une loi avait été donnée, qui ait le pouvoir de faire vivre, alors c'est de la loi qu'effectivement viendrait la justice. Mais l'Écriture a tout soumis au péché dans une commune captivité afin que, par la foi en Jésus-Christ, la promesse fût accomplie pour les croyants.

Avant la venue de la foi, nous étions gardés en captivité sous la loi, en vue de la foi qui devait être révélée. Ainsi donc, la loi a été notre surveillant, en attendant le Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi. Mais, après la venue de la foi, nous ne sommes plus soumis à ce surveillant. Car tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. Et si vous appartenez au Christ, c'est donc que vous êtes la descendance d'Abraham ; selon la promesse, vous êtes héritiers.

#### • Méditation

Hier soir, nous en sommes restés à une certaine tension établie entre les œuvres de la loi et la foi de Jésus-Christ, la seconde ne bannissant pas en tout la première. Eh bien ce matin, Paul place face à la foi, non plus la loi, mais la promesse, ou plus exactement s'arrête à la relation qui doit être établie entre elles. Ce qui importe pour lui, c'est de pouvoir souligner que si la loi est transitoire, abrogeable quoiqu'elle ait quelque utilité, il n'en va pas de même de la promesse. La loi répond à des contingences ou à des circonstances et s'inscrit dans un temps donné, tandis que toute promesse, à moins d'être extorquée et de n'être précisément plus une promesse mais un faux serment, est le fruit d'une libre décision et la promesse dont il est ici question n'a plus pour cadre un temps donné, mais elle s'inscrit dans une histoire dont la croix est le pivot et qui tend vers l'éternité. En l'occurrence, puisqu'il s'agit d'une promesse de Dieu faite à Abraham, ce qui est en jeu c'est la souveraine liberté de Dieu, qui a voulu qu'en Jésus-Christ tous fussent justifiés. J'insiste sur la liberté de Dieu. Nous avons tendance plutôt à revendiquer pour nous l'usage de la liberté, nous défendons notre liberté. Mais voici que Paul nous apprend que nous ne saurions réclamer une telle liberté, que parce que Dieu d'abord a agit librement à notre égard. Et désormais nous sommes libres, en effet, il n'y a plus de barrières, plus de clôtures pour ceux qui ont revêtu le Christ, nous dit l'apôtre, tenez, même « il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme » !

Cela, depuis que le Christ est venu dans notre humanité. Paul, plus exactement, évoque « la venue de la foi ». Rappelons-nous ici ce que nous avons observé hier soir, de la foi de Jésus, dont nous concluons qu'elle menait à l'obéissance et par-là à la grâce qui nous justifie. *Sola fide, sola gratia* : nous sommes au cœur-même de la prédication de nos Réformateurs. Par ou dans la foi, nous saisissons la vérité de la grâce qui nous est faite, d'être dorénavant un en Jésus-Christ. Mais où est Jésus-Christ, où est-il, demandez-vous tout particulièrement aujourd'hui, fête de l'Ascension ? J'ai quelque peine à imaginer que nous fêterions un départ et avec ce départ, une séparation, une absence désormais. D'une part, je n'oublie certes pas que l'évangéliste Matthieu fait dire à Jésus, qu'il est présent avec nous tous les jours, et d'autre part j'écoute saint Augustin qui m'aide à comprendre que ce qui importe en Dieu, c'est une relation, une triple relation cohérente et harmonieuse, appelons-là Trinité, qui conjoint le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et pour ce qui nous intéresse ici en tout cas le Père et le Fils. Or, de

même que le Père n'est pas localisable, le Fils incarné assurément mais cependant ressuscité, dans son incarnation qui perdure, dans sa solidarité avec nous, n'est pas localisable non plus, ou plutôt avec le Père et l'Esprit, il est en tous lieux, il est en toute femme, en tout homme, en chacun de nous pour peu que nous l'y laissions s'élever.

Me suis-je, avec ces considérations, éloigné de notre épître aux Galates ? Non point ! Car la venue de la foi, c'est bien en nous qu'elle se produit, chaque jour, quand chaque jour avec nous se trouve le Seigneur, Jésus-Christ, en qui nous sommes, puisque un avec lui, par cette même foi déclarés enfants de Dieu. Tenez, une dernière question, que je laisse pour ce jour'hui à votre sage méditation : lorsque confessant notre foi nous affirmons que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, nous autres, y sommes-nous aussi ? N'est-ce pas là la promesse, une promesse dont nous n'attendrions pas qu'elle soit un jour, plus tard, tenue, l'étant déjà, nous étant déjà la descendance d'Abraham, héritiers ?

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Hugues de Saint-Victor (1096-1141), *De la vanité du monde II*, 715.

Lorsque nous voulons élever l'œil de l'esprit vers les réalités invisibles, il nous faut considérer les images des choses visibles en quelque sorte comme des repères pour la connaissance. Quand, dans le domaine des réalités spirituelles et invisibles, on dit que quelque chose est en haut, on ne donne pas à entendre que cela serait situé spatialement au sommet ou au point le plus élevé du ciel, mais on veut signifier que, de toutes les réalités, c'est la plus intime. Monter vers Dieu, c'est donc rentrer en soi-même ; et non seulement rentrer en soi-même, mais d'une manière qui ne se peut dire, passer, au plus intime de soi, au-delà de soi-même. Ainsi, celui-là qui, entrant en soi et pénétrant en sa propre intimité, si j'ose dire, passe au-delà de lui-même, celui-là monte véritablement vers Dieu.

- Prière
- Cantique 490
- Bénédiction

### **Vendredi matin**

- Accueil
- Invocation :
  - O : Seigneur, ouvre nos lèvres*
  - A : Et nos bouches annonceront ta louange.*
  - O : Venez, chantons avec allégresse en l'honneur du Seigneur !*



A : Poussons des cris de joie vers celui qui est notre rocher, notre salut.

O : *Présentons-nous devant lui avec des louanges,*

A : Faisons retentir des cantiques en son honneur.

O : *Venez, prosternons-nous, inclinons-nous, fléchissons les genoux devant le Seigneur qui nous a créés !*

A : Car il est notre Dieu, nous sommes le peuple dont il est le berger, le troupeau que sa main conduit.

- Chant du Psaume 33

- Lecture : *Galates* 4, 21 - 5, 1

Dites-moi, vous qui voulez être soumis à la loi, n'entendez-vous pas ce que dit cette loi ? Il est écrit, en effet, qu'Abraham eut deux fils, un de la servante, un de la femme libre ; mais le fils de la servante était né selon la chair, tandis que le fils de la femme libre l'était par l'effet de la promesse. Il y a là une allégorie : ces femmes sont, en effet, les deux alliances. L'une, celle qui vient du mont Sinaï, engendre pour la servitude : c'est Agar — car le mont Sinaï est en Arabie. Et Agar correspond à la Jérusalem actuelle puisqu'elle est esclave avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle notre mère : car il est écrit : « Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantais pas ; éclate en cris de joie, toi qui n'as pas connu les douleurs ; car plus nombreux sont les enfants de la délaissée que les enfants de celle qui a un époux. »

Et vous, frères, comme Isaac vous êtes enfants de la promesse. Mais, de même que celui qui était né selon la chair persécutait alors celui qui était né selon l'Esprit, ainsi en est-il encore maintenant. Eh bien ! que dit l'Écriture ? « Chasse la servante et son fils, car il ne faut pas que le fils de la servante hérite avec le fils de la femme libre. » Ainsi donc, frères, nous ne sommes pas les enfants d'une esclave, mais ceux de la femme libre. C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés. Tenez donc ferme et ne vous laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage.

- Méditation

Ce que Paul écrit dans ces versets, doit paraître à tout Juif non tant improbable que vexatoire et partant scandaleux. Quoi ? Le fils engendré dans la servitude, le fils d'Agar, correspondrait donc à la Jérusalem actuelle, autrement dit au peuple juif précisément, lui qui pourtant se réjouit et s'enorgueillit d'être issu non d'une servante, mais de l'épouse. S'ils ne sont pas légitimes, qui en effet pourrait l'être ? Paul répond à la question : Qui, légitimes ? Mais vous, dit-il aux Galates, c'est-à-dire nous aujourd'hui. La réponse est inattendue, pour autant que l'on ne se soucie guère du raisonnement qui conduit l'apôtre à affirmer cela. Paul s'intéresse en premier lieu à la servitude. Qu'est-ce donc qui asservit ? Quel est le maître devant lequel on ploie sans toujours en comprendre la raison ou en saisir la nécessité. Ce maître, c'est la loi, ou peut-être plus exactement la soumission à la loi sans que celle-ci soit accompagnée de la foi, c'est la confiance

placée en cette loi regardée comme un moyen de se concilier Dieu. C'est faire fi de la grâce en ne voulant s'en tenir qu'à une légitimité en fin de compte autoproclamée.

Je ne suis pas forcément très sûr, que nous autres protestants n'ayons pas eu de temps en temps, une telle prétention à une légitimité acquise une fois pour toute, regardant d'un peu haut ceux qui par exemple étaient soumis à un maître, qui de Rome aurait prétendu régir les mœurs avec les consciences. Non, non, je n'en suis pas forcément sûr, mais ce dont je suis sûr en revanche, c'est que Paul me persuade que je suis bel et bien fils de la femme libre, libérée elle et libéré moi avec ou en elle par le Christ. Qui donc est cette femme ? La Jérusalem d'en-haut, a écrit l'apôtre, est libre et il souligne : c'est elle notre mère. D'en-haut ne signifie pas à venir, future. Notre mère est présente aujourd'hui. J'entends encore prêcher saint Jean Chrysostome : « Quelle est donc cette veuve, cette femme délaissée jusqu'alors ? N'est-il pas évident que c'est l'Église des gentils, quand elle était privée de la connaissance de Dieu ? » Mais voilà, continue-t-il un peu plus loin, désormais en Jésus-Christ « les enfants de l'Église pullulent en grâce chez les barbares, sur la terre, sur la mer, sur le globe tout entier. »

Je retiens que cette Église est partout, sur la terre entière. Elle est chacune des Églises particulières en communion avec les autres. Elle est aussi notre Église protestante unie de France. Ah ! Puisque parlant de notre mère j'en suis venu aux Pères, les Pères de l'Église, savez-vous sous quels traits ils représentaient cette femme, l'Église ? Sous les traits d'une jeune vierge assurément, une manière d'accentuer combien elle pouvait, être pure peut-être, avoir de l'attrait certainement. Mais ils l'ont aussi représentée sous les traits d'une matrone. Celle qui peut tendrement presser ses enfants sur son giron et les allaiter. Alors, notre Église désormais, vierge ou matrone ? Les deux à la fois, vierge et matrone, miracle de la biologie ? De la biologie, non, de la grâce, oui !

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Aphraate le Sage Persan (1<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> s.), *Les Exposés* I, 3-4

L'homme commence par croire, et quand il croit, il aime. Quand il aime, il espère ; quand il espère, il est justifié ; quand il est justifié, il est parfait ; quand il est parfait, il est parvenu au faite. Quand tout son édifice s'est élevé, qu'il est parvenu au faite et achevé, il devient maison et temple d'habitation pour le Messie, comme le dit le prophète Jérémie : « Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, vous êtes le temple du Seigneur, si vous rendez beaux vos chemins et vos actes. » Il dit encore par le prophète : « J'habiterai en eux et je marcherai en eux. » Voici encore ce que dit le bienheureux Apôtre : « Vous êtes le temple de Dieu et l'Esprit du Messie habite en vous ». Et notre Seigneur lui-même dit à ses disciples : « Vous êtes en moi et je suis en vous. »

Quand la maison est devenue maison d'habitation, l'homme commence alors à se préoccuper de ce qui est demandé par celui qui habite l'édifice [...] Ainsi en est-il de

l'homme qui est devenu maison, et maison d'habitation pour le Messie : qu'il pourvoie à ce qui convient au service du Messie qui habite en lui, aux choses qui lui plaisent.

- Prière
- Cantique 640
- Bénédiction

### Dimanche matin

- Invocation :
  - O : Seigneur, ouvre nos lèvres,*
  - A : Et nos bouches publieront ta louange.*
  - O : Ô Dieu, ta bonté dure éternellement,*
  - A : Seigneur, nous nous confions en ton amour.*
  - O : Nous espérons en ton nom, en présence de tes fidèles,*
  - A : Nous dirons ta puissance et les miracles que tu as faits.*
- Chant du Psaume 138
- Lecture : *Galates 5, 7-15*

Vous couriez bien ; qui, en vous barrant la route, empêche la vérité de vous entraîner ? Une telle influence ne vient pas de celui qui vous appelle. Un peu de levain, et toute la pâte lève ! Pour moi, j'ai confiance dans le Seigneur pour vous : vous ne prendrez pas une autre orientation. Mais celui qui jette le trouble parmi vous en subira la sanction, quel qu'il soit. Quant à moi, frères, si je prêche encore la circoncision, pourquoi suis-je alors persécuté ? Dans ce cas, le scandale de la croix est aboli ! Qu'ils aillent donc jusqu'à se mutiler tout à fait, ceux qui sèment le désordre parmi vous !

Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés. Seulement, que cette liberté ne donne aucune prise à la chair ! Mais, par l'amour, mettez-vous au service les uns des autres. Car la loi tout entière trouve son accomplissement en cette unique parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mais, si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde : vous allez vous détruire les uns les autres.

- Méditation

Cette constatation de Paul, « un peu de levain, et toute la pâte lève », Calvin l'a reprise pour point final d'un petit traité, qui peut-être n'est plus très lu quoique de première importance, l'a reprise sous une forme un peu plus calvinienne dans son énoncé : « un peu de levain aigrit toute la pâte ». C'est un traité au titre allemand un rien surprenant

d'*Interim Adultero-Germanum etc.* – c'est un titre très long comme on les appréciait alors –, mais au titre français plus significatif : *La vraie façon de réformer l'Église chrestienne et appointer les differens qui sont en icelle*. Nous sommes en 1549 lorsque le Réformateur écrit ces pages en réponse à ce qu'il est convenu d'appeler l'*Intérim d'Augsbourg*, en quoi les protestants voyaient non sans raison une tentative de ramener à l'Église romaine les États qui avaient adopté la foi évangélique. Si Calvin pouvait ainsi conclure son ouvrage, c'est qu'il avait compris que l'apôtre en énonçant cela, mettait en garde contre ce qui, de façon déguisée, oh parfois à peine déguisée, ou si bien déguisée qu'on peut penser que c'est là la vérité, nous fait courir tout risque de lâcher ce qui est le cœur de l'Évangile : la grâce. Il y a tant de façon de mettre la grâce au rencart, pour ne se fier qu'en ce qui nous valorise au mieux à nos propres yeux ! Mais attention, il en faut peu pour que lève la pâte, il en faut peu pour qu'elle aigrisse ! Calvin commençait d'ailleurs son traité, c'est le chapitre I<sup>er</sup>, par la question de la justification, et en voici la première phrase : « Ainsi, si nos moyenneurs – les partisans de l'Intérim – veulent montrer en fait qu'ils ont affection de retenir cette doctrine pure, à savoir quant à la justification gratuite de l'homme, qu'ils déterminent en premier lieu quel pouvoir l'homme a de lui-même. » Que pouvons-nous de nous-mêmes, par nous-mêmes ? Nous fiant à nos muscles et à notre souffle, courons-nous, nous nous arrêtons bientôt. Surgit un obstacle, le record est perdu, le plan santé – je pense aux coureurs du dimanche qui vont courir dans les parcs ou dans les rues au lieu d'aller au culte – tombe à l'eau, la pâte aigrit. Où est passée la grâce en tout cela ?

Je dis la grâce, mais suivant Paul, je devrais plutôt évoquer ce don de la grâce qui a nom liberté, notre liberté qui est un don de la libre grâce de Dieu. Le Paul qui aujourd'hui écrit aux Galates, que c'est à la liberté qu'ils ont été appelés, constatera un peu plus tard, comme il l'écrira alors aux Romains, que vouloir le bien est à sa portée, mais non pas l'accomplir. Ce qui nous manque le plus, l'obstacle dans notre course, ce n'est pas le vouloir, mais le pouvoir. Vouloir notre salut ? Nous le voulons, je l'espère en tout cas, mais nous ne le pouvons. Vouloir faire ce qui est bon devant ou pour Dieu ? Nous le voulons certes, pour autant que nous sommes des femmes et des hommes de bien, mais... Et pourtant. Notre liberté, celle à laquelle nous sommes appelés, nous donne l'audace de passer outre conventions, habitudes, inimitiés et que sais-je encore qui nous arrêtent et nous handicapent. Et puisque j'ai cité Calvin, il me faut maintenant citer Luther. Nous connaissons tous l'admirable paradoxe, qui ouvre le traité *De la liberté chrétienne* : « Le chrétien est l'homme le plus libre; maître de toutes choses il n'est assujetti à personne. L'homme chrétien est en toutes choses le plus serviable des serviteurs; il est assujetti à tous. » Notre liberté est ce en quoi s'origine et se déploie notre service, je ne dis pas notre servitude : notre liberté de pécheurs déclarés justes et reconnaissant désormais de cette justification saisie comme une grâce. Une liberté qui s'exprime dans des actes, quotidiens. À chacun de nous, dans notre vie de chaque jour, au milieu des difficultés, des désagréments, tous ces obstacles qui empêchent notre course, mais aussi des joies et des espoirs, qui parfois se révèlent, inattendument, être des obstacles aussi, oui, à chacun de nous, au nom du Dieu qui gratuitement nous fait don de notre liberté, de tâcher de faire de notre volonté une possibilité.

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Augustin d'Hippone (354-430), *Sermon Mai 12*

L'homme, avant de croire au Christ n'est pas en route, il erre. Il cherche sa patrie mais il ne la connaît pas. Que veut dire : il cherche sa patrie ? Il recherche le repos, il cherche le bonheur. Demande à un homme s'il veut être heureux, il te répondra affirmativement sans hésiter. Le bonheur est le but de toutes nos existences.

Mais où est la route, où trouver le bonheur, voilà ce que les hommes ignorent. Ils errent. Errer est déjà une recherche. Mais le Christ nous a remis sur la bonne route : en devenant ses fidèles par la foi, nous ne sommes pas encore parvenus à la patrie, mais nous marchons déjà sur la route qui y mène. L'amour de Dieu, l'amour du prochain sont comme les pas que nous faisons sur cette route.

- Prière
- Cantique 303
- Bénédiction

### **Dimanche départ**

- Invocation :

*O : Ô Dieu, viens à notre aide,*

*A : Seigneur, hâte-toi de nous secourir.*

*O : Le Christ, notre agneau pascal, a été offert en sacrifice,*

*A : livré pour nos offenses, il est ressuscité pour notre justification.*

*O : Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir puissance, force et sagesse,*

*A : À celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient honneur, gloire et louange.*

*O : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit,*

*A : maintenant et toujours et aux siècles des siècles.*

*O et A : Amen.*

- Lecture : *Galates 6, 1-10*

Frères, s'il arrive à quelqu'un d'être pris en faute, c'est à vous, les spirituels, de le redresser dans un esprit de douceur ; prends garde à toi : ne peux-tu pas être tenté, toi aussi ? Portez les fardeaux les uns des autres ; accomplissez ainsi la loi du Christ. Car, si quelqu'un se prend pour un personnage, lui qui n'est rien, il est sa propre dupe. Mais que chacun examine son œuvre à lui ; alors, s'il y trouve un motif de fierté, ce sera par rapport à lui-même et non par comparaison à un autre. Car c'est sa propre charge que chacun portera. Que celui qui reçoit l'enseignement de la Parole fasse une part dans tous

ses biens en faveur de celui qui l'instruit. Ne vous faites pas d'illusions : Dieu ne se laisse pas narguer ; car ce que l'homme sème, il le récoltera. Celui qui sème pour sa propre chair récoltera ce que produit la chair : la corruption. Celui qui sème pour l'Esprit récoltera ce que produit l'Esprit : la vie éternelle. Faisons le bien sans défaillance ; car, au temps voulu, nous récolterons si nous ne nous relâchons pas. Donc, tant que nous disposons de temps, travaillons pour le bien de tous, surtout celui de nos proches dans la foi.

- Méditation

Nous n'avons certes pas lu en son entier l'épître de Paul aux Galates au long des moments d'aumônerie de ce 1<sup>er</sup> Synode national de l'Église protestante unie de France. Cependant, nous nous sommes, j'en ai bien l'impression et je l'espère, arrêtés à ses principales articulations, en sorte que nous avons été conduits à la mâcher en quelque sorte. Nous y avons en ce sens goûté Paul, c'était mercredi soir, à l'ouverture de ce synode, se laisser aller à une apologie personnelle touchant au ministère qui a été le sien, puis au fil des pages nous l'avons entendu expliquer comment la loi peut être utile en dénonçant le péché, sans avoir le pouvoir de le supprimer, ce qui est revenu au Christ seul. Un pédagogue, la loi, assurément. Mais l'œuvre du salut a été accomplie par Jésus sur la croix en faveur de ceux qui dorénavant l'ont revêtu, comme disait Paul, oui, eux qui ont revêtu le Christ par la foi et le baptême et qui sont libres maintenant, mais libres pour servir, libres de servir.

Notre service, Paul le détaille dans cette dernière péricope qui nous retient au moment où nous allons nous séparer, pour chacun repartir vers les lieux de sa vie, devrais-je dire pour ses champs de mission ? Chacun... repartir... ses lieux propres... Est-ce à dire que nos routes se séparent ? Nous venons de cheminer ensemble pendant quelque trois ou quatre jours, nous avons fait synode, pour reprendre une expression que j'ai précédemment employée. Tout est fini et chacun est pour soi ? Non, non ! Voyez-vous, s'il est un mot que j'ai vraiment envie de prononcer en cette heure précisément, ce n'est pas séparation, mais bien communion. Communion, car notre premier synode nous a montré que l'unité non seulement est possible, mais qu'elle est utile, et au surplus enthousiasmante au sens premier du terme, emplit de Dieu, nous pénétrant de Dieu, de grâce. Communion aussi, car notre travail, ainsi que Paul nous l'enjoint, désormais est pour le bien de tous : « tant que nous disposons de temps, travaillons pour le bien de tous » ! Rude programme, beau programme, qui nous unira par-delà les moments et les distances, nous réunira à nos frères heureux ou malheureux répandus sur la surface de la terre, quand nous porterons les fardeaux les uns des autres et quand nous serons heureux du bonheur les uns des autres.

Oui, finalement, j'en reviens à ce que je disais vendredi matin : c'est une bonne mère, l'Église protestante unie de France, encore un peu vierge, mais certainement déjà nourrissante matrone !

Ainsi soit-il !

- Lecture spirituelle : Hermas (milieu du II<sup>e</sup> s.), *Le Pasteur* Précepte 10, 42

Revêts-toi de la gaieté qui plaît toujours à Dieu et qu'il accueille favorablement : fais-en tes délices. Tout homme gai fait le bien, pense le bien et méprise la tristesse. L'homme triste fait toujours le mal. D'abord, il fait le mal parce qu'il attriste l'Esprit Saint donné joyeux à l'homme ; ensuite, en attristant l'Esprit Saint, il commet l'iniquité en ne priant pas le Seigneur et en ne lui avouant pas ses péchés. Car jamais la prière de l'homme triste n'a la force de monter à l'autel de Dieu. – Pourquoi, dis-je, la prière d'un homme triste ne monte-t-elle pas à l'autel ? – Parce que, dit-il, la tristesse siège dans son cœur. Mêlée à la prière, la tristesse ne lui permet pas de monter pure à l'autel. Le vinaigre et le vin, mêlés, n'ont plus le même agrément : de même la tristesse, mêlée à l'Esprit Saint, n'est pas capable de la même prière. Purifie-toi donc de cette tristesse mauvaise et tu vivras pour Dieu, et ils vivront pour Dieu, ceux qui rejetteront loin d'eux la tristesse et se revêtiront de la seule joie.

- Prière
- Cantique 232
- Bénédiction